

FANON, DE LA LECTURE A L'ÉCRITURE

Christiane CHAULET ACHOUR

Tout écrivain déploie son écriture en exhibant une bibliothèque virtuelle : les références qui émaillent ses textes aident à les analyser mais, dans aucun cas, ne doivent les figer dans des filiations abusives. Les écrivains essayistes sont particulièrement intéressants car l'art de l'essai est de pouvoir conjuguer informations, références et empreinte personnelle sur les propositions avancées. Aussi, ce qui nous retient dans la présente contribution, c'est d'approcher la manière dont Fanon lit et fait fructifier ses lectures dans l'élaboration de son écriture et comment son écriture s'émancipe progressivement des références pour se constituer dans son autonomie et son originalité. Cela peut être indicatif de la manière, à notre tour, de le lire et de poursuivre ses réflexions et pratiques.

FANON LECTEUR

Tous les critiques ont été frappés par le nombre de citations qui jalonnent les énoncés de *Peau noire masques blancs*. Fanon, jeune écrivain, y est soucieux, en sa qualité d'universitaire, de répondre aux règles de l'essai professionnel : elles permettent d'avancer dans le champ intellectuel en s'appuyant sur des prédécesseurs comme soutien ou comme repoussoir et en instaurant des dialogues avec les écrits antérieurs.

Quelques exemples peuvent en être donnés : Gobineau (8), Valéry (14) ; plus loin, évoquant le « Tabernacle » que représente la France et sa culture pour le jeune Antillais, s'égrènent les noms de Montesquieu, Rousseau, Voltaire (18). De la même façon, à différents moments de son argumentation apparaissent les noms d'Etiemble (40, 139), de Paul Morand (47), d'Artaud (97), de Pascal et Descartes (97), de Villon, de Taine (98), de Boris Vian (129).

Fanon n'abuse pas des citations attendues et a cette appréciation lapidaire, argument même pour cet « essai sur la désaliénation du noir » : « nombreux sont, en Martinique, ceux qui à vingt ou trente ans se mettent à travailler Montesquieu ou Claudel dans le seul but de les citer. C'est que, par la connaissance de ces auteurs, ils comptent faire oublier leur noirceur » (156). Plus souvent il introduit des noms inhabituels dans la prose universitaire française comme ceux de romanciers africains (Abdoulaye Sadjì) ou antillais (Mayotte Capécia et René Maran) : dans les trois exemples qu'il analyse, on voit qu'il sollicite le stock romanesque de

lectures immédiates d'une littérature grand public (entre 1947 et 1951) pour illustrer sa thèse centrale et nourrir ses observations socio-psychologiques : démonter le processus d'aliénation et de soumission à la culture métropolitaine, comme la première série de citations avait inscrit les citations de « bonne » culture française dans le cursus de légitimation des intellectuels antillais. Il corrobore ainsi ce qu'il affirme dans son introduction : « Tout peuple colonisé – c'est-à-dire tout peuple au sein duquel a pris naissance un complexe d'infériorité, du fait de la mise au tombeau de l'originalité culturelle locale – se situe vis-à-vis du langage de la nation civilisatrice, c'est-à-dire de la culture métropolitaine » (14).

Par ailleurs, il s'inscrit dans une rupture en sollicitant les auteurs connus de l'intelligentsia noire : les noms des afro-américains comme Langston Hughes, Chester Himes (127), Richard Wright (113, 148, 177 note 7), et fait une place de choix à l'*Anthologie* de L-S. Senghor publiée en 1948 avec la fameuse préface de J-P. Sartre, « Orphée noir », en citant un certain nombre de poètes présentés par Senghor. Dans la foulée, il cite les intellectuels « blancs » qui ont écrit sur la question « noire » comme Michel Leiris (21, 22, 31), comme Victor Schoelcher (106), comme Shakespeare pour *La Tempête* et comme Defoe pour *Robinson Crusoé*. On peut donc constater l'insertion d'une culture de lecteur d'une époque (les années qui suivent immédiatement la seconde guerre mondiale), éclectique mais tout de même bien vectorisée par le sujet choisi pour l'essai, originale et décentrée par rapport au bagage de lectures de l'étudiant du système français de l'époque. Dans le fleuve de ces noms, deux noms se détachent, ceux de Sartre et de Césaire : le premier pour *Réflexions sur la question juive* qui inspire son analyse de la situation du noir et pour la déception ressentie à la lecture d'« Orphée noir ». Le second, Césaire – cité de l'exergue (preuve que Fanon a lu la première édition de 1950 du *Discours...*) à la dernière phrase, avec des passages de véritable fusion entre le « je » du poète et celui du jeune Fanon (111, 112) – est la référence majeure, par le nombre de citations et par le traitement qu'elles subissent. A la p. 151, le jeune essayiste insiste : « Encore une fois, nous ferons appel à Césaire ; nous voudrions que beaucoup d'intellectuels noirs s'en inspirent. Il faut qu'à moi aussi je me répète : " Et surtout, mon corps, aussi bien que mon âme, gardez-vous de vous croiser les bras en l'attitude stérile du spectateur, car la vie n'est pas un spectacle, car une mer de douleurs n'est pas un proscénium, car un homme qui crie n'est pas un ours qui danse..." » (151). Ne peut-on pas penser, qu'en partie, la phrase conclusive de l'essai dérive de cette citation : « ô mon corps fais de moi toujours un homme qui interroge » ? La mémoire du *Cahier d'un retour au pays natal* rencontre ses lectures philosophiques, en particulier celles de Merleau-Ponty et de Jean Lhermitte et sa proposition de « schéma corporel » : « Cette notion est essentielle à Fanon, qui [...] l'utilise tout au long de son œuvre, que ce soit dans sa description scientifique de la

psychopathologie de l' "expérience vécue du nègre" ou plus tard [...] dans l'étude politique des transformations du rapport des Algériennes à leur corps, provoquées par la guerre d'indépendance» [Khalfa, 2006 : 103].

Ce dernier exemple – et on pourrait les multiplier – montre bien que même dans la complicité que suscite la lecture du *Cahier*, d'autres lectures s'agrègent dont Fanon fait son suc pour créer cette interrogation finale de l'essai dont la force poétique emporte le lecteur avant même d'interpeller sa raison et qui ne peut être étroitement indexé ni à un prédécesseur ni à un autre. L'écriture de l'essai se construit, à travers citations et références, par adhésion, parfois complicité, par essaimage ponctuel, et par provocation au débat. Par ailleurs, d'autres lectures sont plus intégrées, de par sa formation philosophique et psychiatrique, pour étayer une démonstration où le vécu et l'observé transpercent le fil argumentatif de narrations éclairantes.

Lorsque six années plus tard, Frantz Fanon publie *L'An V de la révolution algérienne*, le système citationnel est totalement différent. On y découvre un texte d'observation, de conviction et de prospection. Comme l'ont affirmé Alice Cherki [2000 : 192] et Pierre et Claudine Chaullet [2011 : 43-44], Fanon l'écrit, riche de tout ce qu'il a emmagasiné dans ses consultations de psychiatre, dans ses rencontres et discussions avec Algériennes et Algériens, dans ce qu'il a lu. Ouvrage de propagande oui, d'une certaine manière, étant donné le public qu'il cible et la position qui est la sienne alors. Mais surtout, essai de conviction et d'implication : Fanon est passé, durant ces six années, d'un essai sur la désaliénation qui ne masquait pas les méfaits du colonialisme mais qui ne faisait pas de l'anticolonialisme son sujet central, à un essai dont le militantisme anticolonial est évident, militantisme qui s'affirme dans et avec l'Algérie combattante et où la désaliénation reste un des objectifs fondamentaux du psychiatre militant. Les notes infrapaginales de références disparaissent presque toutes à part deux ou trois, la parole de l'autre étant intégrée à son essai : il y a véritablement osmose entre l'énonciateur et les êtres et les situations dont il parle. Certaines notes subsistent, soit pour donner des décodages de sigles dont Fanon sait que son lecteur français ne saura les traduire, soit surtout, pour des précisions, des approfondissements de ce qui est dit en texte. Au carrefour de ces informations et de ces écoutes, l'écriture de Fanon tisse les significations en faisant lever, par ses formulations, un sens au-delà du sens premier, des potentialités – espoirs que suscite la situation –, transformées par l'écriture en certitude d'une Algérie nouvelle, une fois la situation coloniale dépassée. Il est très intéressant de comparer sur un grand nombre de points cette sorte de « Journal » de guerre que constitue cet essai avec le *Journal* de Mouloud Feraoun et de mesurer la différence entre un observateur

subissant la guerre et un observateur acteur expliquant et donnant à voir et à comprendre à partir d'un engagement.

Dans *Les Damnés de la terre*, le travail citationnel est du même ordre que dans *L'An V*, avec peu de notes référentielles – mais la rareté en donne le poids – et des notes d'éclaircissement, d'approfondissement du texte de l'essai avec une avancée encore plus forte dans l'écriture personnelle et créatrice : sans vouloir séparer tous les chapitres de l'essai tel que l'a voulu Fanon dans l'urgence, étant donné le temps à vivre qui lui était compté, on peut ressentir les trois premiers chapitres comme l'écriture du premier mouvement de l'essai (140 pages à peu près), les chapitres 4 et 5 ayant un statut différent puisqu'ils ont déjà été écrits par ailleurs dans d'autres circonstances et sont ajoutés à cet essai. En dehors des notes de références, nous trouvons de longues et relativement fréquentes notes complémentaires où Fanon approfondit ce qu'il vient d'exposer dans son texte principal et fait référence à son premier essai ou annonce son chapitre 5. Cette fois, l'implication de l'énonciateur est toujours algérienne mais plus largement africaine et tiers-mondiste et lorsqu'il cite tel écrivain, tel penseur, tel intellectuel, c'est au cœur même de sa propre démonstration pour faire cœur et corps avec le texte cité. On a assez signalé la citation de *Et les chiens se taisaient* de Césaire, exemplaire de cette recherche de convergence de voix.

Introductions et conclusions des trois essais peuvent donner l'évidence de la force, à la fois démonstrative, implicative et poétique, de l'écriture de Fanon. Si l'on ne tient pas compte du « sujet » traité entre le premier essai et les deux essais suivants, on peut affirmer, comme le fait une étude récente, que la conclusion de *Peau noire masques blancs* est « un aveu d'impuissance » [Renault, 2011 : 79] car on se trompe, à mon sens, de débat et d'observation.

LA FORCE RIVALE DE L'AUTRE NARRATION

Il faut bien préciser que la force de Fanon, constat à l'exact opposé d'une impuissance, est son écriture. Et, pour la mettre en valeur, deux exemples peuvent être choisis. Que fallait-il, face aux récits dominants de l'Occident qui accréditaient la non-existence des peuples entiers ? Suffisait-il de proclamer son anticolonialisme ? Beaucoup l'ont fait et ne sont restés ni dans nos mémoires ni dans nos références comme Fanon. L'impact durable des propositions de Fanon vient de leur contenu mais aussi, et c'est conjointement et étroitement lié, de leur mise en mots, de la narration qu'il met dans le jeu de l'échange symbolique et qui en fait, encore aujourd'hui, l'intrus inacceptable car il bouscule les frontières établies. C'est cela qui a fait qu'il a affronté l'impérialisme avec « une réponse égale » de réfutation à ses « récits » universels en « racontant » l'Histoire à partir des cultures mises à l'écart, dominées,

piétinées, anéanties, ce qui, nécessairement, remettait en cause l'humanisme occidental, dit universel.

Fanon a « fait le ménage », salutairement, dans les télescopages, les non-dits et les contre-vérités des discours européens hiérarchisant les humains et, parmi eux, les colonisés et les opprimés, sujets même de ses préoccupations et de ses analyses. Il s'est positionné dans les sites (p)réservés de la science européenne car il a mis en pratique l'idée que les intellectuels anti-impérialistes ne travaillent pas « ailleurs », à l'extérieur de la culture occidentale dont ils sont imprégnés mais travaillent à l'intérieur, autrement. C'est bien sur cette voie, entre autres, que met Edward Saïd, dans sa lecture de Fanon, dans les dernières pages de *Culture et impérialisme* [Saïd, 2000 : 381].

En racontant autrement, il jalonne ses analyses de mini-narrations qui, comme des paraboles ou des séquences-vérités, vont directement à l'entendement, à la sensibilité et au corps du lecteur. La « Lettre à un Français » en est un exemple éloquent et je l'ai, à différentes reprises, signalée comme un poème en prose avec toute l'efficacité de la prose et toute la force émotionnelle du poème. Mais auparavant, avant même l'expérience algérienne, lorsque Fanon écrit son premier article, « Le Syndrome nord-africain », il écrit déjà un texte « métis » au regard des codes qui différencient l'article scientifique de l'essai littéraire. Or, c'est par ce métissage des pratiques d'écriture qu'il parvient à démontrer ce qu'il veut démontrer et qu'il investit son lecteur autant par l'argumentation que par l'interpellation participante. Celle-ci conjoint le « je » et le « tu », ce « je » qui sait user de la fonction poétique du langage, non pour noyer le référentiel, la référence à une réalité observée, mais pour en faire une arme de lucidité et d'entraînement du lecteur, de sa « contamination ». Il écrit avec ses convictions mais aussi avec sa force d'écrivain. Un texte inédit montre bien cette préoccupation qui était la sienne de faire jaillir du langage une provocation du réel :

« Pour cela j'ai les mots-arcs, les mots-balles, les mots-scies, des mots transporteurs d'ions. Des mots qui soient des mots [...] Car les mots doivent être agiles, malins. Ils doivent se présenter, s'évader, faire de l'œil, s'évanouir.

Il me faut des mots qui ont des bottes de sept lieux.

Des mots ? Mais des mots couleur de chair trépidante,

Des mots couleur de montagnes en feu

Des villes en feu

Les mots ressuscités [...] » [Joby Fanon, 2004 :141]

Si l'on prend le premier article publié dans la revue *Esprit* et réédité dans le recueil d'articles de 1964, on constate que Fanon commence par une remarque sur l'homme qui ne peut pas ne

pas rappeler la supplique qui clôt *Peau noire, masques blancs* : « ô mon corps, fais de moi toujours un homme qui interroge ». Il introduit ensuite son sujet, « le Nord-Africain émigré en France » et « l'inhumanité » de sa vie, de façon objective puis, immédiatement, dans des termes peu habituels pour un article d'observation clinique, il engage son sujet à partir d'images qui s'impriment durablement dans l'esprit – on en retiendra une : « Tous ces hommes qui ont faim, tous ces hommes qui ont froid, tous ces hommes qui ont peur... » Après cette interpellation poétique, l'article reprend l'observation clinique et dévide, avec ironie et beaucoup de séquences animées, les entretiens des médecins avec ces malades-là. Une fois que le lecteur a en mains tous les éléments, ce que je nomme la « narration », au sens littéraire du terme, reprend :

« C'est plus fort que moi, me disait un interne, je ne puis les aborder de la même façon que les autres malades.

Eh oui ! C'est plus fort que moi. Si vous saviez ce qui dans ma vie est plus fort que moi. Si vous saviez ce qui dans ma vie me harcèle aux heures où les autres engourdissent leur cerveau. Si vous saviez... mais vous ne saurez pas. »

Le ton de l'observation clinique reprend : « le personnel médical découvre l'existence d'un syndrome nord-africain. Non pas expérimentalement, mais selon une tradition orale ». Dans la scénographie qu'il élabore où il conjoint l'observation des faits, l'implication du sujet énonciateur et son empathie avec le sujet observé et l'interpellation de l'Autre, en faisant glisser l'Altérité, donc la différence, du côté de celui qui se pense comme « objectif », Fanon montre que le Nord-Africain n'est pas perçu dans sa réalité individuelle à partir d'un processus de connaissance mais « décodé » comme un spécimen d'une espèce catégorisée : « Aujourd'hui, le Nord-Africain qui se présente à une consultation supporte le poids mort de tous ses compatriotes ».

En bon praticien « novice » et avec une dose très grande de dérision, il suit ensuite le plan du Dr. Stern pour établir un « diagnostic de situation ». Se mêlent alors, de façon tellement imbriquée qu'il faut lire l'article, les observations et les commentaires de Fanon sur les « relations avec l'entourage », sur les « occupations et préoccupations », sur la « sexualité », avec insertion des observations et conclusions d'un certain Dr Léon Mugniery (Lyon, 1951), sur « la tension intérieure » du sujet, « son sentiment de sécurité et d'insécurité », sur « les dangers qui le menacent », « son évolution et l'histoire de sa vie ». A partir de ces deux dernières observations, Fanon quitte le ton de l'ironie dénonciatrice pour adopter un langage poétique grâce auquel le poème en prose se fait à la fois solidarité avec le sujet dont il parle et expression de la colère et de l'indignation de l'énonciateur. La vie du Nord-Africain est « Une mort quotidienne ». Les trois dernières pages de l'article sont de la même force que l'essai qui

n'a pu être soutenu comme thèse de médecine, *Peau noire, masques blancs*. A celui qui l'interpelle : « Votre solution, monsieur ? », il répond de toute son indignation :

« Ne me poussez pas à bout. Ne m'obligez pas à vous dire ce que vous devriez savoir, monsieur. Si TU ne réclames pas l'homme qui est en face de toi, comment veux-tu que je suppose que tu réclames l'homme qui est en toi ?

Si TU ne veux pas l'homme qui est en face de toi, comment croirai-je à l'homme qui est peut-être en toi ?

Si TU n'exiges pas l'homme, si TU ne sacrifies pas l'homme qui est en toi pour que l'homme qui est sur cette terre soit plus qu'un corps, plus qu'un Mohammed, par quel tour de passe-passe faudra-t-il que j'acquière la certitude que, toi aussi, tu es digne de mon amour ? »

Dans l'intervention qu'il fait, quatre ans plus tard, au I^{er} Congrès des Ecrivains et Artistes Noirs à Paris en septembre 1956, il analyse « Racisme et Culture » : cette pratique du basculement dans l'expression et la pensée indissolublement liées, y est souveraine. Inversion des raisonnements habituels non pour transformer le blanc en noir, le négatif en positif mais pour mettre en échec les mécanismes de la catégorisation qui font obstacle à l'appréhension d'une nouvelle humanité.

LIRE FANON ÉCRIVAIN

Fanon, dit-on, est héritier de l'Europe et plus généralement de l'Occident par son outillage intellectuel. Qu'est-ce que cela signifie ? Qu'il resterait « attaché » à cette « pensée », elle-même résistante à tous ses coups de boutoir, quelles que soient les remises en cause, les contestations et les contradictions trouvées et soulignées dans ses essais ? En réalité, le rejet de Fanon – ou, pire, son occultation –, prouve bien qu'il a frappé là où cela faisait mal et que la question est d'apprécier le traitement de ses références. On ne peut oublier que si Fanon partage des lectures avec des intellectuels français de son temps, il ne les fait pas signifier de la même façon car il ne se trouve pas du même côté de la fracture coloniale qu'eux. Fanon, par l'aboutissement que représentent son origine et sa formation martiniquaises, son engagement de psychiatre (est-ce un simple médecin « français » qui peut écrire « Le syndrome nord-africain » ?), son engagement algérien, ne se pense plus comme intellectuel français mais comme intellectuel du Tiers Monde du côté des opprimés. Il a combattu, en tant qu'« Algérien », pour une indépendance sans concession d'une revendication nationale mais on sait aussi combien ce combat avait pris la mesure de l'ensemble du continent. La

déclaration de *Peau noire masques blancs* où le jeune Fanon affirmait son plein droit, pour s'opposer à une identité strictement raciale et pour situer sa place alors : « Qu'est-ce que c'est cette histoire de peuple noir, de nationalité nègre ? Je suis Français, je suis intéressé à la culture française, à la civilisation française, au peuple français »... a fait long feu. Comme à chaque étape de sa vie, il dépasse ses positionnements antérieurs, non comme une girouette ou un caméléon, mais comme une intelligence qui avance dans l'élan de ses convictions forgées au plus près du réel.

Il nous faut, comme lui, repenser les représentations imposées en s'immergeant dans la société car sans réfléchir sur les aliénations héritées, on ne peut avancer sur les enjeux d'aujourd'hui dans tout ce qui outille une internationalisation égalitaire. Comme le dit Fanon en conclusion à son intervention au premier Congrès des intellectuels et écrivains noirs en 1956 à la Sorbonne, « Racisme et Culture », les cultures ne peuvent s'échanger et échanger que si elles sont sur un pied d'égalité : or, dans le colonialisme ou dans les différentes formes qu'a pu prendre cette réalité aujourd'hui, il n'y a pas d'égalité d'échanges et de rapports. Et Fanon ne cache pas la difficulté et même l'aridité du chemin à parcourir, mais cela ne l'empêche pas d'entraîner dans son sillage, comme, de son vivant et d'après tant de témoignages (F. Tosquelles, Claude Lanzmann, Jacques Berque, Claudine et Pierre Chaulet, Alice Cherki), il entraînait par son verbe.

Il nous faut le lire avec « des yeux fertiles », selon l'expression de Paul Eluard, c'est-à-dire avec la même disponibilité que lorsque nous lisons la poésie ou nous savourons n'importe quel art, pour en faire notre bien dans les objets qui sont les nôtres. Le lire vraiment et aller sur nos propres terrains, nourris et portés, pour continuer et, nécessairement dépasser non au sens de supplanter mais au sens d'accumuler à partir d'autres expériences historiques et culturelles. Le lire comme l'ont fait des lecteurs continuateurs comme Edward Saïd, Daniel Maximin, Alice Cherki, Achille Mbembé, André Lucrèce, Philippe Pierre-Charles et d'autres encore.

En allant d'un livre à l'autre, on se constitue son « chant/champ » fanonien, qui n'est pas un manuel mais une constellation d'observations, d'idées, de rencontres et de télescopages, appuyée sur un engagement dans le concret des situations, dans des réalités historiques observées avec lucidité, où un intellectuel-écrivain met sans cesse en danger les lectures qui sont les siennes, refusant le confort de l'approbation. Et si on peut le lire ainsi et en tirer profit, c'est qu'en neuf années, son écriture s'est émancipée du carcan universitaire pour s'affirmer en un "je" inclus dans un "nous" ("Nous Algériens" pour mieux affirmer "Nous hommes du Tiers monde") en imposant son autonomie et son originalité, toutes deux déjà manifestes dans son premier article de 1952 puis dans *Peau noire masques blancs* où la

démonstration était émaillée et transpercée littéralement de « mini-narrations » qui inscrivaient le sujet subjectif, lyrique, polémique, sarcastique dans le discours tenu. Très vite, Fanon affirme son écriture au sens que l'on donne à ce terme pour tout écrivain, celle qui va au-delà du simple dit pour projeter d'autres sens que celui qui tombe sous le sens, celle qui crée une utopie et ouvre les possibles, celle qui rend à l'immédiateté sa complexité, celle qui sait dévoiler la réalité intime sous l'Histoire en train de se faire. A mon sens, si l'on ne tient pas compte de cette dimension créatrice de l'écriture de Fanon, on se perd dans de stériles débats sur ses appartenances intellectuelles et idéologiques et sur ses erreurs et ses échecs.

On sait qu'il avait une volonté profonde de travailler la langue, de se battre avec les mots, de jouer avec eux – comme comme le montre la lettre publiée par son frère Joby, citée précédemment ; il n'y a pas recherche d'harmonie, il y a expression forte immédiate et adhésion ou rejet pour celui, celle qui le lit : « Je veux ma voix brutale, je ne la veux pas belle, je ne la veux pas pure, je ne la veux pas de toutes dimensions. Je la veux de part en part déchirée, je ne veux pas qu'elle s'amuse car enfin, je parle de l'homme et de son refus, de la quotidienne pourriture de l'homme, de son épouvantable démission », écrit-il dans sa « Lettre à un Français ». Robert JC Young, dans son article passionnant de 2006, écrit : « Au-delà de la charge poétique caractéristique que charrie la langue de Fanon » [2006 : 80]... De notre point de vue, ce n'est pas « au-delà », la force du verbe n'est pas un plus langagier, c'est le socle même à la fois de la pensée et de la présence du corps dans l'écriture qui fait que le corps de l'interlocuteur ou du lecteur se trouve investi et ne peut se dérober. Comme l'écrit Jean Khalfa : « *mon* corps doit être plus que simplement un corps dans le monde, un objet matériel, si ce qui y est en jeu est une interrogation, une attitude vis-à-vis du monde, une manière de lui faire face » [2006 : 97]. L'œuvre est habitée par une pulsion vitale qu'on pourrait opposer à la pulsion morbide qui hante tant d'œuvres francophones du désespoir et c'est en cela qu'elle parle encore aujourd'hui et qu'elle parle sous d'autres cieux et dans d'autres circonstances. Cette pulsion vitale ne s'impose pas au détriment de la lucidité intellectuelle. Mais elle rééquilibre l'expression d'un tragique qui de part en part traverse l'écriture. Passion, tragique et vitalité sont les dominantes d'une écriture de conviction où le corps est toujours présent.

En conséquence, l'œuvre de F. Fanon a l'actualité toujours renouvelée des grands textes de l'humanité : non parce qu'il donne des recettes valables pour aujourd'hui ! Non, pas du tout. Mais parce qu'en le lisant sans se contenter de compte-rendu ou de livres « sur »..., on apprend à débattre, à avoir des doutes et à s'enthousiasmer. Et cela à propos d'hommes, de femmes qui sont loin d'avoir repris l'initiative historique dont ils rêvaient dès la première moitié du XX^e siècle. Il est symptomatique que Fanon devienne totalement écrivain quand il

se retrouve dans une position d'« étranger » impliqué dans une autre réalité nationale que celle à laquelle il fut assigné par la naissance : que signifie donc adopter un autre pays et sa lutte pour la liberté ? Pour le pays d'origine et pour le pays d'accueil ? Fanon propose à l'esprit de tolérance, par cette position, une pratique fortement combattue de nos jours.

Le lire alors comme le lit Césaire, une semaine après sa mort, le 13 décembre 1961 :

« Vie courte, mais extraordinaire. Brève, mais fulgurante, illuminant une des plus atroces tragédies du XX^e siècle et illustrant d'une manière exemplaire la condition humaine, la condition de l'homme moderne [...] Celui qui réveille et celui qui encourage, celui qui somme l'homme d'accomplir sa tâche d'homme et de s'accomplir lui-même, en accomplissant sa propre pensée. »

Lorsque le même Césaire l'interpelle dans son poème de 1982, il n'interpelle pas un théoricien mais une voix de créateur, une voix qui dérange l'ordre tel qu'il est, l'ordre du dominant qui est le désordre du dominé :

« [...] je t'énonce
FANON
tu rayes le fer
tu rayes le barreau des prisons
tu rayes le regard des bourreaux
guerrier-silex
[...] »

Ou cette phrase, dans un roman hanté par la figure de Fanon : « Les mots sont des feuilles envolées au risque de leurs racines, vers les récoltes camouflées au fond du silence et de la mer » [Maximin, 1981 : envoi].

En acceptant de considérer cette force poétique de l'écriture de Fanon, on se libère des réductions de ses références à des affiliations pour les comprendre comme points d'appui, de connivence ou de désaccord à une parole écrite qui n'a cessé de forger son autonomie et sa beauté et qui continue à nous interpeller, nous prenant au cerveau, au corps et au cœur.

BIBLIOGRAPHIE

CAPECIA Mayotte, *Je suis Martiniquaise*, Paris, Correa, 1948.

CESAIRE Aimé, « Guerrier-Silex » dans *Moi, laminaire...* Le Seuil, 1982.

CHAULET Claudine et Pierre, « Frantz Fanon, tel que nous l'avons connu » dans *Frantz Fanon et l'Algérie – « Mon Fanon à moi »*, *Algérie Littérature Action*, n°153-156, sept.-déc. 2011, numéro spécial.

CHERKI Alice, *Frantz Fanon Portrait*, Le Seuil, 2000.

FANON Frantz (1961), *Les Damnés de la terre*, rééd. Petite collection Maspero, 1974.

F. Fanon (1964), *Pour la Révolution africaine*, Maspero, rééd. Petite collection Maspero, 1975

FANON Joby Fanon, *Frantz Fanon, De la Martinique à l'Algérie et à l'Afrique*, L'Harmattan, 2004.

FERAOUN Mouloud, *Journal 1955-1962*, Paris, Le Seuil, 1962. Rééd. Seuil-Points 2011.

KHALFA Jean, « Fanon, corps perdu », *Les Temps Modernes*, N° 635-636, nov.-déc. 2005/janv. 2006, pp. 97-117.

MARAN René, *Un homme pareil aux autres*, Paris, éditions arc-en-ciel à Paris, 1947.

MAXIMIN Daniel, *L'Isolé Soleil*, Le Seuil, 1981.

RENAULT Matthieu, *Frantz Fanon – De l'anticolonialisme à la critique postcoloniale*, Paris, éd. Amsterdam, 2011.

SADJI Abdoulaye, *Nini*, Paris, Présence Africaine (revue), 1951.

SAID Edward W., *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard/Le Monde diplomatique, traduction française 2000.

YOUNG Robert JC, « Fanon et le recours à la lutte armée en Afrique », *Les Temps Modernes*, n°635-636, nov-déc 2005-Janvier 2006.